l'auteur a l'usage d'écrire, employe le mot
propre, use de l'art, et a bien rendu ces
circonstances diverses.
217
Case FRC 103

LES ADIEUX
DE L'ANNEE
1789,
AUX FRANÇOIS.

---

31 Décembre.

M+W 244
10

ODES D'ADIEU

DE DAMNÉS

AUX FRANÇOIS.

L'ANNÉE 1789,
AUX FRANÇOIS.

A la veille de descendre au tombeau ; je veux laisser à ma postérité de terribles leçons. J'ai vécu au sein des horreurs et de la gloire ; mon regne a été sublime et honteux ; j'offre un contraste frappant de forfaits et de vertus ; je vous dois, nation que j'ai séduite, illustrée et avilie, l'aveu authentique de mes erreurs et de mes vices, avec le tableau fidele de mon courage et de mes trophées ; je vous dois une réparation de mes excès, pour me rendre digne des éloges dont vous me comblez. C'est pour vous servir, vous élever à la véritable gloire, que je vais vous retracer rapidement les fameux événemens que j'ai créés. Cette malheureuse célébrité dont je me suis montré avide, est la cause de tous vos maux. Mais j'ai honte de mes écarts, j'abhorre mes noirceurs, je connois le repentir ; je puis donc encore réclamer mes vertus, et vous guider par mes conseils vers l'honneur et la justice. Croyez, François, que la vérité réside sur mes levres.

J'expire, et à cette heure derniere l'orgueil tombe, la vanité disparoît, le fantôme des faveurs humaines s'anéantit ; il ne reste plus au moribond qu'un besoin d'être sincere, d'éclairer l'humanité, et cette passion douce de lui être utile aux dépens même de sa renommée. Je vous legue mon expérience et mes avis. En vantant les hauts faits dont je fus le témoin, je ne cacherai point les crimes qui sont nés dans mon sein ; j'ai causé de grands malheurs, j'ai préparé de brillantes prospérités, je dois m'accuser, et me glorifier avec justice. Ecoutez, François, et profitez.

La nature inquiette de mes vastes destins dont le secret lui étoit confié, redoutoit ma présence. Armée contre moi, avant que j'existasse, elle sembloit vouloir s'anéantir, plutôt que d'enfanter un géant redoutable, plus terrible que ces Titans vaincus par la foudre des Dieux. Elle trembloit aux approches de ma naissance ; mon génie effrayoit sa foiblesse. Déjà les cieux consternés sont voilés ; l'univers éprouve une gêne cruelle ; les frimats arrêtent et durcissent les sources de la vie ; la terre ne végete plus, les animaux tombent, l'homme respire un air d'airain. Au milieu de ces

calamités générales, la mort avide de sa proie, s'avance, leve son bras terrible, et la faulx vient s'émousser contre des corps pétrifiés. Il semble qu'un Dieu plus barbare qu'elle ait devancé sa fureur, et lui dispute sa puissance. Mais c'est en vain que le cahos se présente devant moi, je devois vaincre des ennemis plus formidables; et malgré les efforts, la ligue et les coups redoublés de ces fléaux destructeurs, je vis le jour, et je régnai.

La surface de la terre offrit à mes regards, le spectable déchirant de la désolation et de l'anéantissement. Le ciel inflexible refusoit sa chaleur vivifiante, les hommes épuisés s'abandonnoient au désespoir; un nombre infini de malheureux expirans, sembloient autant de victimes immolées à ma naissance. Je conçus le noble projet de les rendre à la vie et à la gloire, et de changer pour moi ce désastre en triomphe.

Je m'adresse aux ames sensibles, et l'humanité respire. Que d'actes de bienfaisance et de générosités! Je devois être sublime en tout; la nature honteuse de ses complots, est forcée de céder à mon génie créateur. Je rends l'espérance aux mortels, et je ne trompe point leur espoir; je brise,

quoiqu'avec peine, l'impitoyable sceptre de l'hiver, et des campagnes fertilisées se découvrent aux rayons du printemps. Le laboureur me bénit, le philosophe m'admire ; je promets de nouveaux bienfaits.

Mon ambition ne pouvoit se borner à rendre aux humains les alimens et la chaleur. Fiere du jour brillant que j'ai créé, après avoir donné aux astres, au mouvement et aux saisons, des loix inviolables, je me livre au grand œuvre de la régénération morale et politique.

Je m'érige en souveraine législatrice. Je publie des plans de réformes, je dicte des projets de gouvernemens; je fais des systêmes d'administration, j'annonce des vues patriotiques; par-tout je prône l'égalité, la bienfaisance, la justice, et je proscris les usurpations, les rapines et la tyrannie. Je n'ignorois pas que, pour renouveller la constitution d'un empire, un sage législateur doit préparer avant tout, les fondemens de l'édifice, étayer ce qui menace ruine, renverser avec précaution, édifier à mesure, ménager ses ressources, réprimer les écarts de l'esprit, contenir les efforts de l'orgueil, arrêter le fanatisme, entretenir l'union, n'effaroucher personne,

offrir le bonheur à tous, et maintenir vigoureusement l'autorité régnante par le respect pour la puissance, jusqu'à ce qu'une autre la remplace ; car l'interregne des loix conduit à la licence, et la licence mene aux ravages de l'anarchie. Je connoissois l'étendue de mes pénibles obligations; mais cette marche grave, si nécessaire pour atteindre un but heureux, me parut trop lente. Je n'avois que douze mois à vivre ; je voulus précipiter ma gloire ; et présumant assez de mon influence et du mérite qui brilloit autour de moi, je dédaignai les formes prudentes et timides ; mon vol devoit être rapide, je ne cherchai plus qu'à éblouir par une éclatante témérité.

Il me falloit, pour seconder mes vues et flatter ma vanité, rencontrer un peuple confiant, docile à mes principes, vain de ses lumieres, sensible aux nouveautés, peu propre à réfléchir, amateur du merveilleux, susceptible d'enthousiasme, hardi, courageux, téméraire, abattu sous le poids des subsides, et voisin de sa ruine. Je vous fixai, François ; vous étiez dignes de moi, et j'entrepris de partager votre gloire, en décidant votre révolution.

Je savois que depuis long-tems vous as-

piriez à ce succès. Des écrivains fameux avoient exercé vos esprits aux grandes matieres d'administration. Tous vos vœux se portoient vers la régénération de l'état. Votre détresse sembloit l'exiger ; mais plus sensibles que profonds, frivoles au sein même de l'adversité, esclaves de l'habitude, soumis machinalement à vos maîtres, jouets de votre douceur, dupes de votre silence, distraits par les arts, le luxe et les plaisirs, vous languissiez dans l'inaction, bornant votre vengeance à un sarcasme, un ridicule et une chanson. L'étendart de la liberté eût allarmé votre lâche delicatesse ; vous craigniez de vos voisins le titre de révoltés. Je fis taire vos scrupules, et frémir vos grands cœurs, en découvrant l'abîme ouvert et creusé sous vos pas. J'éveillai la léthargie du peuple, j'inquiétai l'aristocratie des grands et des riches, je semai l'allarme autour du trône, je dévoilai l'odieux secret des dettes énorme du gouvernement, je nommai hautement les déprédateurs, quelque titrés qu'ils fussent ; j'indisposai contre le fisc, je fis entendre les plaintes, les murmures et les menaces de toutes les provinces: les impôts demandés furent refusés, les ministres honnis, les loix méprisées, le roi

dédaigné, la banqueroute du royaume prête à éclater ; les écrits audacieux et satyriques se multiplierent, les clubs s'établirent, la cohorte des journalistes devint impudente, le tocsin de la liberté se fit entendre ; on cria contre les abus, on se vengea des préjugés ; les idoles de la faveur furent renversées ; on demanda l'abolition des priviléges, le retour de l'égalité, le compte et l'emploi des perceptions, le procès des vampires : enfin, j'exaltai tellement toutes les têtes, en faisant éclater les désordres de la cour, que le gouvernement aux abois fut réduit à confesser sa turpitude et l'impuissance de sa politique.

Une voix alors perçant le tumulte, invoqua l'assemblée des états-généraux du royaume. C'étoit mon but, je l'atteignis. Voilà, françois, mes essais pour vous.

J'avois parfaitement débuté. Chérie, estimée, honorée de l'Europe, j'étois déjà l'objet de son hommage et la merveille de son histoire. Etonnante en tous genres, je devois parvenir au dernier degré de gloire et de prospérité, en élevant les françois à mon niveau. Jamais la philosophie n'avoit été plus sublime, la morale plus répandue, les arts mieux cultivés, la politique plus fa-

miliere, le patriotisme plus pur; des ouvrages célebres répandoient de nouvelles lumieres. J'avois donné le jour au jeune et immortel Anacharsis, dont les voyages en Grece, semblent être faits dans la France, et pour l'avantage de cette nation; les talens et les vertus annonçoient une destinée célebre; mes auspices promettoient le bonheur.

Les provinces s'assemblent, on procede à la nomination des députés à l'assemblée nationale, les noms sont inscrits sur les scrutins; le choix est fait, françois; voilà vos législateurs; tremblez que vos commis ne deviennent vos maîtres; mais l'enthousiasme entretient l'erreur. Je prône leur morale, je vante leur intégrité, l'opinion applaudit à l'espérance. Seule, je pénétrois dans l'avenir, je lisois dans le secret des consciences, et j'y distinguois le vrai mérite du prestige de l'éloquence. J'aurois combattu les choix, démasqué les traîtres, les rebelles, les faux freres et les ineptes, si mes éclats n'eussent occasionné des débats inutiles peut-être, et des lenteurs pénibles qu'il falloit abréger. Je me réservai *in petto*, le droit de révéler les perfidies et les noirceurs. Je jurai d'observer les démarches des

hommes puissans, et de dénoncer à la nation les complots de l'usurpation, que des courtisans titrés devoient soutenir jusqu'à l'évidence; je fis donc taire toutes les voix saines qui crioient au scandale, et dont les clameurs pourroient décourager la France. Je m'emparai de la trompette de la renommée, et plaçant au premier rang l'ordre qui se trouvoit au dernier, j'enchaînai les efforts d'un petit nombre de nobles dont j'avois renversé la puissance. Je rendis sacré le caractere de député, et sa fermeté acheva de le faire respecter. Il étoit facile d'inspirer de la confiance à un peuple puissant en nombre, et fort dans son parti, dont j'avois relevé le courage, et qui, sur-tout, comptoit parmi ses représentans, des Bailli, des Mounier, des Cicé, des Lally, des Freteau, des Bergasse, et une suite prépondérante d'hommes de bien que l'intrigue des cours n'avoit point corrompus. L'assemblée étoit auguste, pure, recommandable par mille qualités, sous cet heureux aspect. Les Mirabeau et leur clique funeste, trouvoient de véhémens contradicteurs; leurs opinions dangereuses devoient être confondues, et les sots ne me paroissoient pas bien redoutables. J'espérois

enfin que le bon exemple ramèneroit à la vérité les satellites de l'erreur, du mensonge et de l'iniquité, et que des loix sages seroient le fortuné résultat d'une association aussi mémorable J'appaisai donc les craintes qu'on pouvoit encore concevoir des cabales réunies des aristocrates et des olygarchiques, et j'imposai silence aux passions privées de ces indignes législateurs que la brigue avoit placés sur le siége de l'assemblée nationale. Les députés de la noblesse résistoient cependant aux sollicitations de la majorité de l'assemblée, le clergé redoutoit l'instant fatal; mais la réunion des ordres devenoit urgente; elle se fit malgré l'opposition. Cette victoire ne me suffisoit pas pour illustrer ma mémoire à jamais; je porte à la cour le plus grand coup de politique. Je parois servir un instant le parti de l'aristocratie. La cour tient une séance royale, et les états paroissent anéantis ou esclaves. J'oppose à ce despotisme une fermeté républicaine; et vainqueur avec éclat d'un roi trop foible et de ses ridicules conseillers, j'affermis de plus en plus l'ascendant de l'assemblée nationale, en imprimant dans l'ame du peuple la vénération la plus profonde pour ses vengeurs et son appui.

Enfin, les pouvoirs sont vérifiés. Les états sont ouverts à tous les ordres, tous les grands intérêts de la France s'agitent, on délibere par tête, le calme paroît renaître ; mais l'intrigue conspire sans cesse. Des acteurs du premier nom tiennent conseil, leur regne expire, ils conçoivent le dessein de le prolonger à force ouverte ; une armée nombreuse est appellée aux portes de Paris ; tous les agens du despotisme, jurent fidélité. Des traîtres se rendent, des lâches prennent les armes, le jour est pris pour l'attaque, tout est prévu, excepté la défaite ; dans vingt-quatre heures, tout Parisien est transformé en héros. Une populace indisciplinée commence la défense de ses foyers, cent mille citoyens en ordre achevent la révolution. L'armée est obligée de fuir, les grands scélérats la suivent, la cour est déserte. Que dis-je ? le roi de France n'a jamais été entouré de plus braves gens. On n'y voit plus que de généreux défenseurs de la couronne et de la patrie ; les princes ont disparu et les ministres sont rappellés. O fureur ! ô courage ! ô prodige ! Les forts sont pris d'assaut et démolis, la vigilance citoyenne établit l'ordre et la paix au sein d'une cité immense, la ville est

conquise et hors de toute insulte. Et ce succès qui l'a opéré ? Ce sont des Parisiens frivoles et légers, livrés aux arts et à la volupté, des politiques insoucians, des héros de théâtre, qui ont fait trembler la cour et sa puissance ; mais non, ce sont des gardes-Françoises qui ont sauvé la France ; ce sont ces soldats qui ont communiqué leur courage à des hommes justes ; et cet accord de vaillance et d'intégrité a produit l'héroïsme. Que de ressources brillantes ! que de talens illustres ! quelle étonnante énergie ! Le Dieu de la liberté inspire ces braves citoyens ; ils se dévouent, ils s'immolent sur son autel.

J'étois au sommet des prospérités, la vertu triomphoit et le vice étoit écrâsé ; j'avois déjà acquis l'immortalité : mais que vois-je ? On soupçonne des trahisons, et l'horreur des massacres succede à des jours de triomphe. Paris, malgré les soins de son chef illustre, devient le théâtre de la barbarie et de la cruauté. Fuyez de mes annales, souvenir odieux qui déshonorez mes trophées..... L'inté êt de la scene accroît chaque jour ; un spectacle touchant et majestueux, éclipse tout honneur.

Le roi de France se rend au milieu de son peuple ; il vient, non comme ce Louis

XIV, altier en bottes et un fouet à la main, répondre par des insultes et des disgraces, aux remontrances de sa cour de parlement; mais ainsi qu'un Dieu tutélaire, qui n'a pour cortége que son amour, pour pompe que ses vertus. Ce monarque de bien, ce prince juste et bon, ne paroît que pour s'attendrir sur les malheurs du royaume, et consulter ses fideles sujets; il entre dans sa capitale, il arborre la cocarde nationale, il se déclare citoyen. Que falloit-il encore à ma gloire? Rien. Je ne pouvois que décheoir après cette conquête. Ah! si j'eusse expiré à cette époque brillante, des lauriers toujours verds couvriroient éternellement ma tête illustrée et respectable.

L'assemblée nationale en imposoit encore par l'ascendant des opinions pures et patriotiques. Les bons esprits dominoient les pervers; mais ce regne n'est pas de longue durée: c'est en vain que la droiture s'éleve contre des projets ambitieux et iniques. Des députés fougueux subjuguent un parti formidable, et renversent l'empire de la raison et de la justice. L'éloquence trompeuse des uns, l'ineptie des autres, la gangrene du plus grand nombre, sont autant de fléaux qui sappent les fondemens de la monarchie.

Les droits sacrés du roi sont anéantis. On ôte au souverain son *veto absolu*, et joignant l'ironie à l'outrage, on est assez fourbe pour lui donner avec une affectation impudente, la sanction royale. Que signifie le droit de sanctionner un décret qu'on n'a pas le pouvoir de refuser? Le veto suspensif n'est-il pas un paradoxe en politique, un attentat à la liberté du monarque, un simulacre de royauté, et un ridicule odieux pour l'assemblée qui le décrete et le souverain qui l'accepte ? Laches François, vous souffrez qu'on enleve à votre roi le pouvoir impératif qui constitue sa royauté, et vous approuvez la permanence de l'assemblée nationale; la permanence de ces hommes orgueilleux qui détrônent les potentats, s'élevent au dessus des rois, décretent en oracles, et se font encenser comme des Divinités. Vous foulez aux pieds les loix fondamentales de la monarchie, vous fuyez l'autorité d'un maître, vous redoutez le despotisme de la cour, et je vous vois les vils esclaves d'une tourbe d'usurpateurs assez audacieux pour méconnoître qu'ils doivent à vos suffrages le caractere de représentans de la nation. Osez les rappeller dans vos provinces, ces sultans orgueilleux ; ils ne sont plus vos freres.

« Nous ne sommes plus vos mandataires particuliers, vous répondront-ils avec dédain ; les grands intérêts dont la France nous a chargés, nous rendent indépendans des provinces. Les esprits étroits et obscurs dont nous nous occupons à étendre la sphere, ne peuvent juger de nos décrets ; qu'ils attendent avec respect la lumiere que nous leur préparons, qu'ils s'humilient de leur infériorité, et qu'ils fléchissent devant le sénat auguste dont les nombreux talens ont étonné l'Europe. Nous avons décrété la responsabilité des ministres, mais nous sommes supérieurs à toute puissance. Pourquoi ?.... Le vulgaire est incompétent pour le savoir....

Les fanatiques ! ignorent-ils que leurs maximes ont soulevé le royaume ? Savent-ils que l'esprit de vertige a pénétré partout, et que l'insurrection la plus dangereuse ne connoît ni frein ni loi ? Je frémis de ces attentats provoqués par des législateurs révoltés. Hâtons notre destin, et volons vers le néant.

Eh quoi ? une nouvelle horreur ! Le grand seigneur se fait démagogue, conspire par ses largesses, et trompe avec une feinte affabilité et une bienfaisance scélé-

rate la patrie confiante qui le nommoit son sauveur?

Des trames odieuses sont ourdies, on affame le peuple pour l'irriter contre un fantôme; et profitant de son erreur, on lui vend au prix de son existence la honte de ses attentats: après l'avoir distrait par des cruautés, on le replonge dans la famine. Séduit par le prince prétendu citoyen, il s'arme de nouveau contre d'imaginaires aristocrates, et lorsqu'il croit se venger, c'est contre lui-même qu'il combat. Dans cette fatale ignorance, dupe des soudoyeurs, martyr de ses protecteurs dangereux, il s'aigrit contre l'innocent au service des coupables. L'insensé! des mains impures et sacriléges lui distribuent son déshonneur et son ignominie. J'ai trop vécu. . . . . Loin de moi ces imposteurs titrés, ces machinateurs de complots exécrables, ces fourbes infâmes, et ces odieuses journées des 5 et 6 octobre. Les profanes! ils ont monté sur les marches du trône. La puissance royale est réduite à l'esclavage. Les généreux défenseurs d'un pouvoir légitime sont massacrés, et la lie du peuple est triomphante! . . . O impiété! ô monstres! . . . . La confusion redouble,

les

les bons citoyens s'éloignent en gémissant; d'honnêtes députés sensibles et consternés abandonnent le champ de bataille; la lice est déshonorée, et cependant l'audace tranquille ose encore décréter. Législateurs timides ou coupables, qui n'avez pu prévenir ou arrêter cette troupe effrénée; que faites-vous encore sur le siége des loix? Fuyez ou frappez, votre silence est un crime, votre foiblesse un signe odieux de complicité. Ah! soyez maintenant des héros ou des Dieux, vous n'aurez jamais mon encens.

Rappellerai-je la suite de tant d'horreurs? les entraves opposées au commerce des grains, les accaparemens, les soupçons, les injustices, les troubles, les séditions, les massacres des provinces et de la capitale, la proscription des nobles, l'insolence des paysans, l'allarme de tous les bons citoyens? Dirai-je la chûte des municipalités, le régime des gardes nationales, la fiere indépendance des comités, la stupeur des magistrats? O aveuglement! ô délire! La secousse du malheur se fait sentir par-tout; et lorsqu'il ne reste plus de vestiges d'une aristocratie timide, s'éleve un despotisme universellement adopté, qui crée

autant de sultans que chaque ville compte de corporations. L'orgueil du rang qu'on s'est donné, n'a point de bornes ; tous les ordres s'érigent en arbitres ; on décrete, on gouverne, on regne ; les sujets ont usurpé l'empire, et pas un n'obéit à ses loix.

Voilà le fruit de vos travaux, orateurs énergumenes ! voilà votre chef-d'œuvre ! Cette énergie funeste dont vous vous vantez, a exalté toutes les têtes ; autant de lieux, autant de républiques informes, sans consuls et sans questeurs ; on n'y voit que des tribuns sans mission, toujours prêts à provoquer l'insulte et à se faire justice impunément. Je tairai les détails pénibles de toutes ces menées criminelles ; je suis odieuse à moi-même....

N'aurois-je donc rien fait pour votre bonheur, François infortunés ? Mes grandes et sublimes idées n'auroient-elles produit que des forfaits ? Ne pourrois-je plus faire oublier tant d'opprobres par le tableau de nouvelles vertus ? Ah ! mon espoir renaît à la vue des dons patriotiques ; les offrandes généreuses se multiplient ; les François ont encore des sentimens vertueux, et ma gloire ne sera pas tout-à-fait ternie. Recevez les hommages de ma vénération, et

jouissez des transports de ma reconnoissance, ô vous qui, semblables à ces illustres Romaines, dépouillant les ornemens du luxe, et ne réservant pour vous embellir que les charmes modestes de la candeur, vîntes offrir à la patrie votre or et vos diamans, et donner à la France étonnée, l'exemple des sacrifices et de l'amour patriotique. Vous dissipez par votre éclat le nuage affreux des calamités et des désastres; vous me faites encore chérir la vie, et c'est de vous, femmes célebres, et des apôtres de votre générosité, que j'attends désormais tout l'avantage de ma renommée.

Où chercherois-je encore de nouveaux sujets de consolation, et des motifs de gloire? Est-ce enfin de l'assemblée nationale que je dois les recevoir? C'est en vain que je voudrois révoquer mon arrêt; leurs lenteurs s'y opposent. Une foule de décrets sont à la vérité portés à la sanction royale; mais quel bien ont-ils produit? Dois-je me féliciter de la spoliation du clergé? Ma raison refuse d'y applaudir; car je hais la jalousie et l'injustice. Quelle confiance puis je avoir dans ces députés destructeurs, qui dépouillent sans pudeur, de leurs domaines, d'antiques propriétaires qui n'a-

voient pas la faculté d'aliéner ? Non, je ne puis approuver ce pillage. Que les biens des ministres des autels soient taxés comme ceux des autres citoyens du royaume ; que les abus énormes, enracinés dans l'église, soient détruits ; que les revenus insultans des gros bénéficiers et des évêques oisifs, soient réduits ; que le ministere ecclésiastique soit épuré ; que les vœux insensés des cénobites soient rompus ; que les apôtres de l'évangile soient rappelés à la médiocrité, et par ce moyen soustraits au luxe et à la cupidité des profanes ; je le desirerois : mais ravir des propriétés légitimes, devenues sacrées par l'intention des fondateurs ; dévaster le sacerdoce, usurper la terre sainte, c'est insulter à la religion et souiller ses autels. Mais c'est en vain que je fais entendre ma voix ; l'avidité a tout englouti, et le caractere âpre d'une nation avare, s'est manifesté par ses applaudissemens.

Qu'on vante maintenant la liberté de la presse ; elle a dégénéré en licence ; et je prouve par cet écrit, que pour punir l'audace j'ai acquis le droit d'être téméraire. Les inculpés ne manqueront pas de dénoncer mes aveux comme un libelle indigne de

leur attention, et méprisable à tous les yeux. Je leur répondrai que leur fierté dédaigneuse ne peut m'en imposer, que je ne redoute aucun jugement, lorsque je publie la vérité, et que d'ailleurs je suis prêt à changer d'opinion, s'ils sont disposés à faire des miracles de vertus.

Je ne citerai point toutes ces vaines motions ajournées, ces rappels à l'ordre et ces futiles discussions qui épuisent mes forces et tuent ma durée; je vois se former des plans d'administration bien compliqués, des codes militaires et civils assez sages, des projets de finance en beau papier; mais qui me montrera des ressources en argent, suffisantes pour acquitter les dettes de l'état? Où est le remplacement de l'impôt qu'on ne paie plus? Hélas! malheureux françois, vous êtes prêts à mourir de misere sur mon cercueil! que je plains votre destinée! qu'elle est affreuse!

Je sens approcher ma fin, il faut rompre tout commerce avec les mortels. Je n'ai plus d'influence, je cesse de censurer. Si mes yeux, avant de se fermer, pouvoient au moins reposer sur une scene de délire, je ranimerois ma voix qui s'éteint pour adresser à l'Eternel des vœux purs et ardens pour

une nation qui m'a rendue célebre. Si la nature bienfaisante avoit le bonheur d'être entendue par la loi, s'ils formoient ensemble un pacte heureux !..... Ah ! je jouis dans mes derniers momens, d'un espoir bien flatteur. La jurisprudence criminelle est enfin réformée, et l'assemblée nationale a procuré ce bienfait à la France. Honneur aux amis de l'humanité ! honneur à l'éloquence qui se dévoue à la cause de l'innocent accusé !

François, vous n'êtes pas sans ressources, puisque vous savez quelquefois être justes. Oubliez vos fureurs, rappellez le regne des vertus, ne divinisez aucune idole, ne dépouillez point vos freres, soyez sages, et vous serez heureux. C'est en révisant avec prudence et équité les décrets de vos législateurs, en vous dévouant au salut de l'état, en aimant et servant votre roi, en respectant les mœurs, les loix et la religion, que vous prouverez à l'univers, que le peuple le plus léger dans ses plaisirs, et le plus cruel dans ses déréglemens, peut, en abjurant ses écarts, devenir respectable aux yeux des nations, redoutable à ses ennemis, utile à la société, et fortuné dans ses états. Je meurs, et vous vivez ; que

les mémorables événemens de mon regne vous apprennent à modérer votre ambition, et à distinguer la gloire solide de la vérité, de l'enthousiasme éphémere de l'erreur. Puissiez-vous trouver sous les auspices des années qui vont me succéder, le bonheur et la célébrité qui font l'objet de vos recherches! J'ai desiré votre gloire; et mon regne, tout désastreux que vous l'avez fait, ne laissera pas de vous être d'une grande utilité. Formés par mes leçons, instruits par mes catastrophes, énergiques par mes écrits, vous saurez tirer parti du malheur même, et vous élever avec courage au-dessus de toute adversité. Vous ne vous rappellerez mes vices que pour les éviter; et votre prochaine législature, recueillant les fruits semés pendant l'orage, et cultivant elle-même un sol mieux préparé, vous fera chérir encore ma mémoire, puisqu'elle vous retracera les grands efforts que j'ai faits, et les outrages que j'ai reçus pour vaincre votre esclavage, et vous ramener à cette heureuse égalité aux yeux de la loi, et à cette sagesse administrative, également propice à tous, sur lesquelles vous fondez vos éclatantes prospérités. Adieu, François, l'heure fatale sonne, et mes destins sont anéantis.